

L'ÊTRE HUMAIN N'A PAS « BESOIN » DE LA THÉOLOGIE !

Ou plus précisément, l'être humain du XXI^e s. n'a pas besoin de la théologie. Cette première thèse est bien évidemment provocatrice et vise à questionner la pertinence de la notion de « besoin » pour mettre en relation les hommes et les femmes de notre siècle avec la théologie. L'homme moderne ne vit-il pas déjà sous la tyrannie de ce qu'il perçoit comme ses besoins et désirs ? Et cette tyrannie tend à l'individualiser, car elle est focalisation sur le « Moi », et donc, dans le même temps, évacuation du « commun ». On peut aussi se demander si l'évacuation du « commun » induite par la tyrannie du désir ne « déshistorise » pas l'individu ? N'est-elle pas focalisation sur les ressentis et donc sur un pur présent, au détriment d'un ancrage de l'être humain dans un récit communautaire qui le situe dans l'histoire¹ (par un héritage, par une eschatologie, etc., quels qu'ils soient) ?

La théologie replace l'être humain avec ses besoins dans le cadre d'un récit qui les déplace et les réoriente

Il nous semble pertinent au XXI^e s. de parler de la théologie comme d'un récit qui resitue l'être humain dans une histoire communautaire. À la suite de N.T. Wright², nous proposons de penser la théologie protestante comme une pièce de théâtre en six actes : 1. la création ; 2. la chute ; 3. Israël ; 4. Jésus ; 5. la vie de l'Église ; 6. la nouvelle création. Les quatre premiers actes, ainsi que le sixième, sont construits sur la base des données bibliques. Le cinquième acte est joué – improvisé même – par l'Église, génération après génération, sur la base des autres actes écrits et sur la base de la première scène du cinquième acte qui, elle aussi, est élaborée sur la base des Écritures (cf le livre des Actes et les lettres du Nouveau Testament).

En postmodernité, lorsqu'on parle de récit, on doit aussitôt évoquer la question de la pluralité des récits proposés. Comment la théologie chrétienne se situe-t-elle face aux autres récits du XXI^e s. ? Est-ce un récit qui prétend à l'universalité ? Il nous semble que la métaphore de l'improvisation³ permet de tenir à la fois la théologie chrétienne comme un récit propre, et comme une puissance de fécondation d'autres récits existants (le levain qui fait lever la pâte⁴). Elle permet à la fois d'éviter la domestication de la théologie par les grandes catégories de la pensée humaine (l'ontologie, l'Histoire, la relation, etc.) tout en évitant aussi de penser la théologie comme un récit complètement hermétique à toute influence extérieure, ou hégémonique *a priori*.

Penser la théologie comme récit, c'est donc replacer l'être humain au sein d'une communauté, puisque c'est la communauté qui interprète les actes écrits et improvise le cinquième acte⁵. Le récit est aussi puissance de transformation. Les quatre premiers actes et le sixième étant normatifs pour l'improvisation du cinquième, le récit ne vient pas premièrement répondre aux besoins de l'être humain, mais vient subvertir la notion même de besoin (notamment par une remise en cause de la tyrannie du « Moi » évoquée plus haut). Le récit est en effet centré sur un Autre, centré sur cette affirmation majeure : Jésus-Christ est Seigneur.

1 Une intuition qui s'inspire entre autres de Lesslie Newbigin et Stanley Hauerwas. Voir par exemple Lesslie NEWBIGIN, *The Gospel in a Pluralist Society*, Grand Rapids, Eerdmans, 1989 et Stanley HAUERWAS, *Le Royaume de paix*, Paris, Bayard, 2006.

2 N.T. WRIGHT, « How Can the Bible Be Authoritative ? », *Vox Evangelica* 21, 1991, p. 19. N.T. Wright inclut la nouvelle création dans le 5^e acte, mais il nous paraît pertinent de distinguer.

3 Sur la notion d'improvisation, voir aussi Kevin J. VANHOOPER, *The Drama of Doctrine*, Louisville, Westminster John Knox Press, 2005, en particulier pp.335-44; et Kevin J. VANHOOPER, *Biblical Authority after Babel. Retrieving the Solas in the Spirit of Mere Protestant Christianity*, Grand Rapids, Brazos Press, 2016, p. 24, n. 101.

4 Mt 13.33 et Luc 13.20-21.

5 Voir Neal BLOUGH, « Récit, communauté ecclésiale et interprétation biblique », dans Neal BLOUGH (sous dir.), *De l'Écriture à la communauté de disciples*, Perspectives anabaptistes, Charols, Excelsis, 2016, pp. 13-32, en particulier p. 24.

Une affirmation insoutenable au cœur du récit de la théologie

Le récit qui interprète la communauté trouve son sens, son cœur et son centre dans une affirmation *a priori* décalée par rapport aux « besoins » de l'homme du XXI^e s., et même inaudible dans un premier temps tant elle peut paraître prétentieuse : « *Jésus-Christ est Seigneur !* ». Le récit de Jésus crucifié et établi Seigneur par la résurrection et l'ascension se pose dans ses catégories propres, au travers de représentations étrangères au monde contemporain au sein duquel il pose avec force sa confession fondamentale : seigneurie, victoire, autorité. Il recourt à un vocabulaire devenu, au mieux, exotique. Plus encore, il le fait en subvertissant ces catégories mêmes, la seigneurie proclamée se manifestant de manière paradoxale dans la faiblesse de l'humilité, du don (de soi) et du pardon qui caractérise la communauté qui a prêté allégeance à ce Seigneur. Mais c'est peut-être précisément par cette forme d'étrangeté que la théologie développée à partir de ce récit peut déployer toute sa puissante faiblesse. Par son caractère *apparemment* anachronique, elle se pose comme instance résolument critique de l'homme du XXI^e s. – y compris de l'homme religieux. Elle renverse les termes mêmes dans lesquels s'expriment les rapports de force qui structurent les sociétés contemporaines à partir des intérêts individuels et catégoriels. En effet, affirmant le Christ comme Seigneur, la confession établit ceux qui font allégeance à ce Seigneur et qui s'intègrent à son histoire non dans un rapport de domination, mais dans une relation d'appartenance (*belonging*), d'accueil, de filiation et de fraternité. Une telle théologie tient donc sur deux registres : elle ouvre à l'exploration du domaine de la communion (participation), mais le fait d'une manière qui reste toujours dérangeante et subversive qui empêche toute velléité de refermer la communauté (et la théologie) sur elle-même ou sur ses membres : cette seigneurie confessée porte « sur le monde », s'étendant aux abîmes d'une humanité dysfonctionnelle ! Cette théologie décentre constamment celui qui la développe des besoins qui l'attire vers elle vers un horizon plus englobant, dans l'espérance tendue vers le sixième acte (nouvelle création) mais enracinée dans le quatrième (Jésus) qui en est à la fois le moteur et l'accomplissement.

Un récit présent, riche du passé et du futur...

« *Il y aura hier des années de ça / Nous étions tout de suite aujourd'hui déjà* »⁶, raconte le chansonnier. Ce récit tendu par l'espérance et réalisé au passé perturbe toute représentation du récit qui se réduirait à une intrigue plate et linéaire. Le récit de la théologie est un récit *au présent*, auquel est donnée toute une épaisseur qui échappe à la prétention de le maîtriser. C'est fondamentalement le récit qui interprète la communauté⁷. S'y actualise et s'y « réincorpore »⁸ de façon toujours renouvelée le mouvement fondateur du récit de Jésus (humiliation-croix / exaltation-résurrection), dans lequel retentit déjà les actes précédents du drame. Attirant les hommes vers le Père et les détournant de *l'immédiat* de leurs besoins ressentis, il offre l'inverse de la seigneurie mondaine par la victoire paradoxale de la croix et le message incroyable de la résurrection, qui constituent fondamentalement le *présent* de la communauté, une appartenance dans la liberté. Établi Seigneur sur l'univers, il manifeste paradoxalement sa présence en absence en réunissant et constituant Sa communauté par l'Esprit, signe du Royaume, présence *hit et nunc* de *l'à-venir*⁹, lumière du monde reflétant la lumière de Dieu.

6 Bénabar, « Le Cahier de solfège », *Reprise des négociations*, Universal Music, 2005, CD.

7 Voir p.ex George R. HUNSBARGER, « Evangelical Conversion Toward a Missional Ecclesiology », in John G. Stackhouse Jr ss dir, *Evangelical Ecclesiology*, pp.105-132, p.130

8 Kevin J. VANHOZER, *The Drama of Doctrine*, op.cit., pp.339-40.

9 Voir Jürgen MOLTSMANN, *Dieu dans la création. Traité écologique de la création*, Paris, Cerf, 1988, pp.178-79.

Cette réflexion sur la structuration du rapport passé-présent-futur (ou avenir) nous paraît un élément important pour dire l'homme du XXI^e siècle. Un travail multidisciplinaire mérite peut-être de s'ouvrir ici. Quelques lectures (au sein d'une bibliographie considérable) ont stimulé notre intérêt pour cette question, p.ex : François HARTOG [Historien], *Régimes d'historicité*, Paris, Seuil, [2003] 2012, François JULLIEN [Philosophe], *Du temps*, Paris, Grasset, 2001, Zygmunt BAUMAN [Sociologue], *La vie liquide*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013, ou encore Giorgio AGAMBEN [Philosophe], *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Paris, Payot & Rivages, 2008.